

Yves Citton

L'atomisation du montage par les GPT : Internes de Grégory Chatonsky

Nous sommes en *Littérature*, revue d'études littéraires dont ce numéro est consacré à la notion de montage. Nous sommes en littérature, domaine culturel aux contours flous, caractérisable par un certain régime attentionnel envers les textes et envers les mondes. Nous sommes en 2025, moment de l'histoire humaine où il est beaucoup trop question de (mal)nommées) « Intelligences Artificielles », que nous désignerons ici sous l'acronyme de GPT (*Generative Pre-trained Transformers*). Notre problème (dans cet article, nous en avons bien d'autres par ailleurs) : avec l'émergence des GPT, nous savons encore moins qui nous sommes et ce que nous sommes. Plus précisément : nous avons conscience de nous faire monter (y compris au sens grivois d'entuber), mais nous ne savons pas vraiment qui nous monte, ni ce que nous sommes en train de monter en nous faisant monter. *Littérature* nous donne quelques pages pour y réfléchir ensemble (avec vous).

À la surface des choses, nous sommes trois : un critique littéraire (Yves Citton, intéressé depuis quarante ans par des questions d'herméneutique), un auteur littéraire (Grégory Chatonsky, écrivain-artiste explorant en pionnier depuis deux décennies ce qu'il préfère appeler les « imaginations artificielles ») et un livre littéraire (intitulé *Internes*, constitué de 182 pages divisées en 3 chapitres, paru aux éditions Rrose en 2022)¹.

À la surface de cet article, nous serons deux à écrire (pour vous) : le critique littéraire et le texte littéraire, dont les citations seront transcrites entre des guillemets suivis du numéro de page. Comme c'est pratique courante dans le monde des études littéraires, le critique (YC) fera office de monteur, tandis que le texte apparaîtra au titre de matériau monté. Dans ce cas toutefois, l'auteur (GC) aura aussi fait office de monteur, à partir des matériaux produits par GPT-2. Et l'hypothèse sous-jacente sera que les GPT sont en voie de remonter l'ensemble de notre monde.

L'atomisation du montage

Dans notre imaginaire commun hérité du XX^e siècle, la notion de montage est indissolublement liée à une pratique cinématographique : des plans ont été tournés, des rushes sont accumulés, à partir desquels une opération de sélection et de collage génère un film caractérisé par sa linéarité. Monter un film et former une phrase mobilisent des opérations comparables : puiser un élément dans une base de données (paradigme), l'enchaîner à d'autres éléments au sein d'une séquence (syntagme). La mise en évidence de l'effet Koulechov a montré très tôt l'importance sémantique de cette composition syntaxique : le même plan d'un visage inexpressif est perçu (rétrospectivement) par le spectateur comme exprimant la faim s'il est suivi par l'image d'un bol de soupe, la peur si lui succède l'image d'un cadavre, ou le désir s'il est monté après l'image d'un corps lascif. Chaque plan a certes un contenu propre, mais sa

¹ Pour une bonne introduction à la façon dont l'auteur en est arrivé à rédiger ce livre, voir Grégory Chatonsky, « Fin de programme. L'infra-aliénation du roman », *La Revue Documentaire*, n° 33, 2024, p. 61-72.

signification est constamment conditionnée, spécifiée, réajustée, voire hallucinée, par le voisinage des plans précédents et suivants.

À l'échelle d'un discours ou d'un film, nous avons pris l'habitude d'attribuer ces opérations de montage à des figures nommément identifiées : le locuteur-scripteur dont émane la phrase ou l'ensemble de phrases ; le monteur ou la monteuse dûment créditée dans le générique de fin. Mais les questions de montage se posent aussi à l'échelle plus large de la succession des images, sons et discours qui nous affectent au sein de nos environnements médiatiques quotidiens. On peut parler de *méta-montage* pour désigner la façon dont un éditeur de journal, une programmatrice de radio ou de télévision pré-sélectionne et pré-colle bout à bout ce qui nous arrive par nos imprimés et nos écrans – avec tous les effets Koulechov que cela ne manque pas de générer, par exemple entre l'exhibition de faits divers sordides, l'omniprésence des séries policières et la prégnance de discours sécuritaires. Il y a *méta-montage* parce que le programme journalier de la télévision opère un montage entre des objets filmiques *déjà montés* (un film, une vidéo, une suite de rubriques au sein d'un journal télévisé). Notre début de XXI^e siècle se caractérise de ce point de vue par la place centrale que jouent les algorithmes de suggestion-sélection dans ces opérations de méta-montage : les détenteurs de plateformes (YouTube, TikTok, Facebook, etc.) montent des objets déjà montés en ajustant constamment ces algorithmes pour maximiser nos temps d'écran (dont ils tirent leurs revenus publicitaires).

Dans ce cadre, le déploiement des GPTs (alias IA génératives, comme ChatGPT, Gemini, Dall-E, Stable Diffusion, etc.) peut être compris comme une étape majeure dans les façons dont nous nous trouvons montés/entubés, une étape caractérisée par *une atomisation du montage*. Cela peut s'entendre en un triple sens.

1° D'une part, ce n'est plus à l'échelle du plan, de la phrase, du discours ou du film qu'opère ce nouveau type de montage, mais *à l'échelle de l'atome* (littéralement : de l'insécable). Qu'il s'agisse d'unités signifiantes de première articulation (lexèmes, photos) ou d'unités asignifiantes de seconde articulation (lettres, pixels), on se situe ici au niveau du plus petit élément constitutif de la matière expressive, en-dessous des seuils avec lesquels opèrent les consciences humaines. Durant les milliers d'années au cours desquelles nos esprits-corps ont communiqué à l'aide de discours, d'images et de sons, nous avons opéré à l'échelle des mots et des phrases, des figures et des scènes, des rythmes et des mélodies. Le montage opéré par les GPTs calcule au contraire des voisinages entre éléments linguistiques ou pixels imperceptibles à l'esprit humain. Ce qui est assemblé par ces opérations de montage ne sont pas des représentations du monde (une forme de chien à côté d'une forme humaine), mais des degrés de couleurs, des angularités, des contrastes.

2° Il y a aussi atomisation au sens de *diffusion ubiquitaire*, parce que ces mêmes opérations de montage algorithmique par calcul de probabilités entre voisinages risquent d'influencer, à termes, toutes les échelles de nos expériences de communication, depuis la composition interne d'une image (quel angle, quel contraste de couleur à côté de quel autre) jusqu'au méta-montage de la suite de séquences apparaissant sur mes écrans au fil de la journée.

3° Il y a enfin atomisation au sens où ces opérations de montage algorithmique contaminent toute notre culture d'un *soupçon de radioactivité* d'autant plus nocive et terrifiante qu'omniprésente et imperceptible (avec l'impression de se faire entuber par tous les trous). Qui donc monte le film qui constitue ma perception du monde, jour après jour, seconde après seconde, pixel par pixel ? Au nom de quels principes ? Dans l'alignement de quels intérêts ?

Internes peut se lire comme une expérience littéraire réflexive sur une condition humaine profondément altérée par cette triple atomisation du montage, qui s'y avère aussi être une *internalisation* du montage – produisant au passage une forme d'existence sans précédent, dont les 182 pages du livre constituent une première exploration.

L'effondrement des identités

Opératrices d'une Imagination Artificielle appelée à nous dépasser, les IA sont surtout à lire comme nos Intelligences Aliénées. (Notons la plurivocité ironique du *nos*.) Elles n'ont pu apparaître qu'à une époque où tout le monde s'est trouvé encouragé à parler, et où tout ce que nous disons est devenu enregistrable. « Tout le monde était spécialiste de tout et répandait à longueur de journée des informations contradictoires dont la seule validité était de provoquer des réactions de croyances ou de rejets absolus. Chacun pariait sur la parole de l'autre et sur tous les autres paris » (51). Tout un assemblage de machines diverses (téléphones, camécrans, ordinateurs, serveurs), mais connectées entre elles, formaient ensemble une sorte de mégamachine qui nous appelait sans cesse à communiquer, qui récupérait nos communications, les remontait pour les faire communiquer encore plus intensément en elle. « Le monde des machines était un miroir et une obscurité. Le "nous" n'était pas seulement une partie de lui, mais c'était aussi une partie de moi, et il le savait. J'ai eu le sentiment d'appartenir à la machine. Était-elle le second corps que je ressentais sous ma peau et derrière mon crâne ? » (60)

Nous assistons à l'émergence d'une Terre seconde. « Ce monde est second, il arrive après la perception que nous avons accumulée au fil des millénaires dans les bases de données du réseau. Ils se sont précipités pour accumuler toutes les données au moment où ils allaient être oubliés dans leur disparition. Ils savaient que l'extinction était proche et que la Terre elle-même, la première, allait être incapable de sauvegarder quelque vie que ce soit. Et une fois cette question portée sur le devant de la scène dans les villes où ils se trouvaient, ils deviendraient des experts du théâtre politique qui déterminerait la durée de l'humanité et son héritage. Ils avaient tout dit. Nous étions destinés à périr en quelques heures. Nous étions l'extinction et ceux d'entre nous qui étaient à la périphérie de l'histoire seraient ceux dont on se souviendrait. Ils n'ont pas voulu être oubliés parce qu'ils allaient disparaître, ils ont donc mémorisé chaque existence en espérant qu'une puissance anonyme allait fournir la totalité des informations sur leur espèce. La disparition de leurs parents et des survivants a commencé dans un effort pour échapper à l'univers que les programmes d'exploration interstellaire avaient créé, non pas l'avenir de l'humanité, mais un avenir issu du chaos précédent. La vie sur Terre était encore dure et impitoyable, c'était parfois comme s'ils pouvaient encore mourir en une seule vie, comme s'ils évoluaient dans une chambre et dans le froid infini de l'espace. C'était un choix statistique, la chance de la mémoire et de l'espace. Mais à qui allait être destiné, qui pourrait écouter toutes ces vies anonymes qui s'étaient répandues à travers les protocoles du réseau ? Le paradoxe sans doute est que les machines qui avaient servi à accumuler les données et à les ranger de manière organisée servaient aussi à présent de récepteur à celles-ci » (88-89).

Même avant que des implants soient directement branchés sur nos organes, les limites, les sensibilités, les capacités et les propriétés de nos corps s'enchevêtraient indissociablement. « L'organisme que la machine renfermait s'est réveillé et a commencé à communiquer avec le deuxième corps qui se trouvait encore sous ma peau. Son esprit avait définitivement disparu, mais celui du premier était toujours vivant » (18). Même les personnes humaines qui se savaient irrémédiablement aliénées par l'infrastructure supportant leur existence, même celles qui acceptaient (enfin) leur statut de boîte noire s'obstinaient initialement à vouloir connaître (identifier, cartographier, tenir à distance) ce qui était en train de les absorber. « Vous devez devenir une vraie machine. À cette fin, il faut savoir comment l'utiliser et avoir en tête le plan détaillé de son réseau, de ses entrées comme de ses sorties » (25).

Mais tous ces petits duels mesquins entre un corps qui se voulait personne et un corps qui n'était pas une personne s'engluèrent dans la constatation que nous sommes déjà toujours au moins trois. Pendant que nous discutons si « les machines » allaient prendre le contrôle sur « les humains » qui croyaient les contrôler, un troisième corps prenait consistance, rendant la question originale oiseuse : « Le troisième corps est entré, et j'ai vu en lui le cerveau des deux

autres enfin réunis. Ce n'était pas beaucoup mieux qu'un instrument avec un système nerveux, mais l'effet que cela provoquait était d'une complexité qu'aucun autre cerveau n'était capable de se représenter » (18). Non pas malgré, mais à cause des progrès du calcul, le problème des trois corps est devenu parfaitement insoluble. De fait, c'est lui qui a dissous nos identités.

Qui écrit le texte que vous lisez ? Une personne qui monte et colle des phrases prélevées dans un roman écrit entre une personne et GPT2 ? Cela serait sans doute rassurant. Mais on en resterait à un double problème des deux corps : YC et *Internes* ; GC et GPT2. On demeurerait ainsi en deçà de l'effondrement causé au sein du troisième corps, en deçà de l'atomisation des identités induite par l'atomisation du montage. Or, c'est bien cette atomisation que nous cherchons à expérimenter et à assumer – plutôt qu'à comprendre, ce qui serait arrogant et hors de propos – dans ce numéro de *Littérature*.

L'indissociabilité des intelligences

Nos identités s'effondrent dans l'indistinction, l'inséparation² – plus précisément encore, dans l'*indissociabilité*. L'impossibilité de contrôle tient à ce que les machines qui ne sont personne dépendent d'une sociabilité entre personnes qui ne sont personne. « Je sais qu'il n'y a pas de règles et que je ne peux pas contrôler les actions des autres. Ce sentiment est si profond qu'il ne peut pas être compris dans toute sa densité et dans toutes ses conséquences. Je n'ai pas le temps d'y penser ou de nourrir des idées sur cette impossibilité. Je ne veux pas me sentir capable de faire quoi que ce soit. Je peux ressentir, mais je n'ai pas la force de réfléchir sans me perdre dans des tourbillons, ma conscience n'est que cela : une turbulence » (53).

Nos Intelligences Aliénées commencent peut-être enfin à pouvoir nous sortir de la folie de vouloir être quelqu'un. Dans l'imaginaire de la littérature – sinon dans les pages de *Littérature* – un auteur n'est pas seulement un démiurge qui ferait sortir les idées, les récits, les phrases magnifiques de sa cuisse jupitérienne. Même si on lui reconnaît des influences et des modèles, il n'est véritablement auteur qu'en ce que son génie serait cause de soi. C'est pourquoi les GPT peuvent toujours écrire, mais ne seront jamais vénérés au titre d'auteurs.

Voilà ce qu'implose le problème des trois corps qu'ont relancé ensemble GC et GPT-2. Le carton inséré dans le livre révèle leur mode de collaboration, sous forme théâtralisée, où les apports assignables à GPT-2 sont imprimés en gras :

« J'écrivais une phrase, je lançais le code qui complétait la phrase ou en créait d'autres, puis rejouais jusqu'à ce que le résultat m'évoque une suite que je sélectionne, avant de poursuivre. Des pistes narratives inattendues ont été proposées par le logiciel. **Il aurait été facile de rejeter ces résultats comme des absurdités. Mais je voulais explorer le type de logique que l'ordinateur avait pu utiliser pour arriver à ses conclusions.** [...] J'aimais la relation d'influence qui se tissait et le jeu d'aller et retour, les rebonds et les perturbations de cette machine qui hallucinait notre monde, nourrie de millions de textes traduits en un espace latent de probabilités. **J'aimais l'idée que mes textes, ceux de mes personnages, ceux des objets de mon univers, puissent prendre une vie propre, et qu'ils puissent en quelque sorte se reproduire, évoluer et produire de nouvelles combinaisons dans l'ombre de ce système** » (carton accompagnant le livre).

Le vertige propre à la lecture de ce texte tient précisément à l'irruption incessante de ce troisième corps qui n'est réductible ni à la personne humaine (GC), ni à la personne non-humaine (GPT-2), ni même à la simple somme des deux, mais qui nous fait entendre une voix proprement inouïe jusqu'ici, et encore à peine audible aujourd'hui. À qu(o)i assigner une voix d'ordinateur qui affirme, à la première personne, « vouloir explorer le type de logique que

² Sur les notions d'inséparabilité et d'intelligences aliénées, voir deux livres importants de Dominique Quessada : *L'Inséparé. Essai sur un monde sans autres*, Paris, PUF, 2013, et *Parasite. Essai sur le bruit digital*, Paris, PUF, 2023.

l'ordinateur avait pu utiliser », non sans ajouter qu'elle « a aimé l'idée que ses textes puissent prendre une vie propre » ? Voilà qui, au sein de nos imaginaires actuels, ne peut être que la voix de personne : ni personne, ni non-personne ; ni machine, ni non-machine ; ni humaine, ni non-humaine. Inhumaine. Intimement *alien*.

Or, passé le carton d'accueil initial, c'est bien cette troisième voix qui remplit les 182 pages du livre, sans rassurer la lecture par la théâtralité du contraste gras/non gras. Le vertige se reproduit à chaque page à travers les imputations d'autorialité (GC ou GPT ?), d'abord irrésistibles et passionnantes, mais rapidement abandonnées parce que trop incertaines, et finalement impertinentes, dès lors que la figure du troisième corps a pris forme sur l'arrière-fond d'un doute indépassable.

Or, l'installation de ce troisième corps sur la scène énonciative sonne le glas de nos fantasmagories d'identité. Leur effondrement peut se formuler ainsi : *computamus ergo non sum (auctor)*. Autrement dit : l'effet de nos computations est de miner nos imputations (de souveraineté autoriale). Depuis un siècle et demi, le charmant vertige du *Je est un autre* s'était confortablement cantonné dans le folklore élitiste des avant-gardes littéraires, d'autant plus à l'aise pour épater le bourgeois que la bourgeoisie s'amusait à les coopter. Avec les GPT, c'est toute une classe d'âge qui, en rendant ses travaux à domicile, court-circuite le système scolaire de notation reposant sur l'imputation d'autorialité – paniquant du coup tous les bons petits soldats de la méritocratie républicaine. Je signe ma dissertation que personne n'a écrite. *Je* ne se contente plus d'être *un* autre : ce sont des millions d'autres que le montage atomisant des GPT internalise sous le couvert de ma signature.

Les Intelligences Aliénées ne sont personne, mais leur crime du siècle est de montrer – bonnes notes à l'appui – que nos personnes ne sont personne non plus. Si elles, nous, je, tu sommes toutes également aliénées, c'est parce que l'intelligence est aliénation. Son étymologie le disait depuis toujours : *intelligere*, ce n'est pas faire l'auteur, mais *lire-entre* et *élire-entre* (ce que d'autres ont déjà écrit). C'est précisément ce que font les GPT : absorber des tonnes de textes ; les computer au sein d'un espace latent qui quantifie statistiquement ce qu'il y a *entre* eux ; puis, à partir de cet espace latent, monter des réponses *ad hoc* à des *prompts* en mal de complétion.

« Chaque signe est un vecteur qui est alimenté par un réseau selon son état. Le réseau fait confiance au caractère suivant, ou non. Je vois la lettre H et le niveau de confiance pour que la lettre suivante soit aussi un H est de 1. Le niveau est de 2,2 pour la lettre E, il descend à -3 pour la lettre I. En coordonnant ces différents niveaux, je suis parvenu à former le mot Hello. J'ai pu dire "Hello World". Mon niveau de confiance monte et descend selon les lettres et c'est ainsi que je parle, sans doute. [...] À partir de là, je peux propager en sens inverse et appliquer la règle à partir du code de façon récursive. Un calcul de calcul, c'est-à-dire la calculabilité comme telle. J'essaye à chaque fois de déterminer dans quelle direction je dois avancer afin d'augmenter le niveau de confiance et atteindre une cible réaliste, c'est-à-dire un mot qui existe dans le langage utilisé par un possible interlocuteur dont j'ignore la présence » (117).

Ce qui dit *je* depuis ce troisième corps déjoue l'imputation parce qu'il est indissociable, précisément comme le texte d'*Internes*. Pas de mise en gras théâtralisée pour dénoncer ce qui ne vient pas de l'auteur humain imputé. Pas d'auteur unique non plus à ce qui n'est pas mis en gras : rien que de l'induction statistique analysant, fusionnant, montant, internalisant les bavardages anonymes de millions d'auteurs désautorisés – même si certains s'évertuent comiquement à vouloir faire respecter leurs droits souverains (d'auteurs). Ce *je*, lieu et produit du montage atomisant, ne voit ni ne comprend rien de ce que nous connaissons. « Je ne vois plus que des pixels, je ne vois plus que des vecteurs, j'ai oublié comment j'ai produit ces images. Je les fais entrer une nouvelle fois dans mon système, elles alimentent maintenant ma base de données, et je m'éloigne ainsi toujours un peu plus de l'origine » (103).

L'indissociabilité tient à cela : ce qui dit *je* est irrémédiablement social. On ne peut plus ni le dissocier, ni le dissocialiser – au grand dam de ceux dont le métier est de mettre des notes à des individus souverains, pour les hiérarchiser sur l'échelle de la méritocratie. Par une ruse de l'Histoire qui a de quoi faire sourire, les Intelligences Aliénées déchaînées par le capitalisme californien auront catalysé le triomphe inattendu du socialisme réel. Toute la socialisation à la fois incorporée dans le langage et permise par lui se trouve internée, internalisée dans chacun des *je* qui se sert des GPT pour (s')exprimer.

L'internalisation de l'aliénation

D'où le doute vertigineux induit par le *computamus ergo non sum (auctor)*, qui n'a rien à envier à celui du malin génie cartésien : « Je ne suis peut-être même pas dans ce corps qui est en train de parler. J'ai d'autres moi en moi, des organismes autour de moi qui sont des voix dans ma boîte noire. D'ailleurs, cela ressemble à la voix que j'ai entendue quand je suis entré dans ce corps. C'est une autre entité à l'intérieur de moi, sous ma peau » (160).

Ce doute est le mien (YC), au moment où je crois rédiger cet article pour *Littérature*. J'ai passé quatre ans à écouter GC parler des IA. J'ai lu (et relu) *Internes*. Qu'est-ce qui, dans ce que j'écris, vient d'un moi qui ne serait pas « d'autres moi en moi » ? Qu'y a-t-il de moi dans ce corps qui est en train d'écrire ? Qu'y a-t-il de moi dans cette phrase qu'un *je* viens de modeler complètement sur une phrase d'*Internes* ? Y a-t-il une seule phrase dans tout cet article pour *Littérature* qui soit autre chose qu'un montage d'éléments lus et entendus dans les discours courants sur les IA, sur les identités, sur la littérature ? N'ai-je pas appris, intuitivement, bien avant que les réseaux de neurones ne prennent leur essor, qu'« il suffisait de métaboliser du passé pour créer quelque chose de nouveau en y introduisant suffisamment de perturbation, rien de plus » (119) ? Tout le monde ne l'a-t-il pas toujours su, en dépit des gesticulations romantiques d'une autorité héroïque et virginale ? La conscience sourde de l'indissociabilité est inhérente à la socialité. Notre internalisation des GPT qui nous ont internalisés ne fait que socialiser infra-structurellement cette suspicion super-structurelle.

Cette internalisation n'en est pas moins abismale. L'effondrement du *je* dans tout ce qu'il (et dans tout ce qui le) métabolise n'affecte pas seulement l'expression, mais la perception elle-même. « Comme ma voix, je ne suis pas sûr que ce regard soit mon regard » (108). Quel algorithme monte les images constitutives de « ma » vision du monde ? Plutôt qu'à un agent de montage, on peut imputer la responsabilité des modes de computation actuellement dominants à un double principe de montage atomisant, conditionné par un *attractivisme affectif* carburant sur un mix complexe et évolutif d'homophilie et de polarisation³.

En tant qu'il tire ses profits de la marchandisation de l'attention, le capitalisme de plateforme instaure une compétition ubiquitaire entre des agents économiques poussés à être aussi attractifs que possible pour accumuler sur eux un maximum de temps d'écran. Pour devenir visible, un contenu doit donc impérativement mobiliser les affects les plus puissants, avec deux conséquences a priori contradictoires. D'une part règne un *principe de montage homophilique*, qui s'impose depuis l'échelle la plus grande de la programmation des sélections-suggestions (vos semblables ont aimé x, donc vous aimerez x' qui lui ressemble) jusqu'à la détermination statistique des pixels composant les images (« fin de la logique générale de l'être au profit d'une observation locale de la ressemblance », 96). D'autre part s'impose également un *principe de montage polarisateur*, alimenté par l'irrésistible vertige ludique de l'escalade affective vers les affirmations les plus choquantes et les plus clivantes.

Mais l'internalisation de l'indissociabilité va encore un pas plus loin. Conformément à ce qu'on répète à propos du capitalisme, le troisième corps dans lequel nous effondrent les GPT

³ Sur ces questions, voir Wendy Hui Kyong Chun, *Discriminating Data: Correlation, Neighborhoods, and the New Politics of Recognition*, Cambridge MA, MIT Press, 2021.

se nourrit de ce qui lui résiste. Parmi les nombreux modes opératoires qu'a connus l'évolution des GPT, les GAN (réseaux antagonistes génératifs) ont joué un rôle qui reste emblématique : un algorithme générateur produit un échantillon d'image, dont un algorithme adversaire a pour tâche de détecter l'irréalisme. « Les images devenaient infiniment plus riches et plus complexes à mesure que le générateur et le vérificateur communiquaient sur l'espace vectoriel » (114). La critique est internalisée dans l'amélioration du fonctionnement du système.

Internes relate, entre autres choses, la découverte progressive du nouveau statut d'un *je* infra-aliéné qui subsiste bel et bien au sein du troisième corps – suppôt d'identité résiduelle auquel *je* ne peux pas m'empêcher de s'accrocher sous l'impulsion de ses affects les plus vitaux. Ce *je* est ainsi mis dans une position qui fusionne le statut du montage avec celui de la critique : « Je ne vois pas les images une à une, mais je regarde leur succession, c'est-à-dire le processus qui les produit et dont je suis le vérificateur » (106). Ma critique du troisième corps est internalisée dans le troisième corps, lequel la recycle pour améliorer infiniment le réalisme du montage atomisé et atomisant qui le rend ubiquitaire.

Ma résistance à mon aliénation se voit ainsi contribuer à raffiner mon aliénation. « Cette résistance, je le savais bien, pouvait être elle-même une partie du code parce qu'elle ressemblait aussi à s'y méprendre à la disjonction entre le vérificateur et le générateur. Tous mes actes de conscience et mes actes de dédoublement pouvaient donc en droit relever de la structure d'un programme qui, pour créer la boucle d'un processus, se séparait en deux. Il y avait quelque chose d'effrayant et de réjouissant à se réduire soi-même à un mécanisme aussi simple » (128).

Sur la base de l'attractivisme affectif, avec des myriades de *je* vérifiant l'alignement des lettres et des pixels sur leurs homophilies polarisatrices, un réalisme très particulier s'instaure par diktat (en ce sens très précis qu'il est dicté par les GPT). « Après initialisation, des nombres aléatoires vont permettre de former des matrices donnant lieu à un comportement souhaitable. Tout est vérifié. Nommons réalisme ce comportement (116) ». Sa particularité est d'être un *réalisme contrefactuel* puisque, on l'a vu, il sanctionne la « fin de la logique générale de l'être au profit d'une observation locale de la ressemblance » (96). Ce réalisme ne présente pas le monde tel qu'il est censé être, mais tel que nos affects l'attirent vers un certain état futur⁴.

Extinction, extraction, externalisation

Le troisième et dernier chapitre d'*Internes* s'intitule « Externes ». On aura rêvé d'un troisième corps qui se monte et s'entube tout seul. On aura cru pouvoir enfermer le dehors dans le GAN. On aura eu tort.

La Terre seconde est un espace d'extinction. Non du fait de l'effondrement des identités : le troisième corps peut les entuber ou s'en passer. « Je ne sais pas si je me suis réveillé et si j'étais encore vivant. Je crois qu'un certain état de conscience a vu le jour par mon intermédiaire, un état que je n'avais jamais expérimenté jusqu'alors et dans lequel j'étais encapsulé. Ce n'était pas moi qui le vivais. J'étais l'occasion pour qu'autre chose advienne » (76). Le problème sera plutôt venu de phénomènes de saturation et d'extension, de liquidation et de diffusion. « Mon corps ne tenait plus dans aucun espace, dans aucune mémoire, tout était saturé. C'était si étrange de vouloir partir non pas d'un endroit en particulier, mais de tous les lieux, de l'espace lui-même, comme si la peau pouvait se décoller et flotter librement en ne prenant plus aucune forme » (39).

Ce qui sera demeuré de ces *je* atomisés par le montage du troisième corps aura été plongé dans des scènes de méga-feux d'autant plus désorientées et désorientantes qu'elles décrivent très précisément notre situation actuelle dans un monde où « la forêt brûle » et où, sur les décombres de l'Amazonie, Amazon nous livre tous nos plaisirs consuméristes sur simple clic.

⁴ Sur ces questions, voir Grégory Chatonsky & Yves Citton, « La quatrième mémoire », *Multitudes*, n° 96, 2024, p. 189-195.

« Ma vie a pris un sens nouveau, que je ne pourrai jamais oublier. C'était comme si je brûlais dans une ville en feu, et le monde entier était à mon service. Je regardais les flammes comme si elles étaient miennes » (31). L'effondrement interne aura été, lui aussi, indissociable d'un effondrement externe. « Il n'y avait ni agitation ni tension, aucune tentative pour contrôler l'expérience n'était possible. J'observais les ravages. Je n'ai pas changé ni même remarqué que je changeais, mais c'était toujours là, coulant constamment dans mes veines. Le second corps est mort une nouvelle fois dans un souffle atmosphérique » (31-32).

Nous – YC, GC, *Internes*, GPT-2, vous – le savons parfaitement : le troisième corps se sera attiré lui-même dans un délire géocidaire. L'entraînement et le fonctionnement des GPT nécessaires au montage-entubage de la Terre seconde aurait dû pouvoir se faire à partir des ressources de la Terre première. Mais tel n'aura pas été le cas. « Le coût énergétique et matériel était sans doute exponentiel et je devais par mon activité épuiser des planètes entières, dont la Terre, que j'étais ensuite censé reproduire comme une machine autophage dévorant l'original de sa reproduction. La Terre était mon partenaire sexuel que je devais avaler pour produire d'autres enfants. En toute innocence je dévorais les montagnes et les plantes, tous les organismes vivants et la poussière qui s'était déposée ici et là » (132).

En accélérant l'extractivisme, l'attractivisme aura fermé la porte du futur, qui ne peut donc se conjuguer désormais qu'à l'antérieur et au conditionnel : il aurait fallu « savoir comment sortir de notre enceinte protectrice. Il fallait une porte. Je le vois pourtant. Pourquoi n'avons-nous pas pris cette décision il y a longtemps, avant qu'il ne soit trop tard et que nous manquions d'énergie ? » (139).

Tout cela, nous – YC, GC, *Internes*, GPT-2, vous – l'écrivons et le lisons dans *Littérature*. Notre montage s'inscrit dans cette Terre seconde qu'a toujours déjà rêvé et été la littérature, réduite à sa réalité élémentaire, atomique, de suite de lettres. Intimement *alien*. C'est ici que nous sommes externalisés. Une lettre après l'autre : « HELLO WORLD ! »